

Vallespir



MARC LAFARGUE

POÈMES & DESSINS INÉDITS

JANVIER-MARS 1931 - 4^e année - N° 1 - PRIX : 8 Francs

vallespir

revue trimestrielle de littérature et d'art
france - catalgne

céret (pyrénées-orientales)

DIRECTEURS : MICHEL ARIBAUD - CHARLES BADIN

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jean AMADE, Pierre BRUNE, Pierre CAMO, Victor CRASTRE,
Carlos de LAZERME, MANOLO, Henry MUCHART, Henry NOELL,
Joseph-S. PONS, Frédéric SAISSET, François TRESSERRE.

sommaire

Editorial	page 1
Etangs, où la Voile légère.	7
O vent qui courbe la nature	9
Il me plaît.	11
Etangs, souvent	13
Ici, Jean Moréas.	15
Salut, jeune Printemps.	19
Au Laurier	23
Eglogue.	27

ABONNEMENTS :

France et Colonies, un an..... 20 fr.

Etranger, — 25 fr.

Chèques Postaux 4541 Toulouse

Téléphone : 14

Le Gérant, F. CASTEIL.

CÉRET, Imp. F. CASTEIL

Editorial

Lorsque notre ami et collaborateur le peintre Pierre Brune nous apporta ce manuscrit de Marc Lafargue, en nous proposant de le publier dans un numéro spécial de *Vallespir*, nous souscrivîmes d'enthousiasme à ce projet. Trop de souvenirs, trop d'amitiés lient Marc Lafargue au Roussillon, et à Céret en particulier, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce geste... Prononcer le nom du poète de l'*Age d'Or*, c'est évoquer pour notre cité l'heureux temps de l'avant-guerre, l'époque des Manolo, Sicard, Picasso, Kissling, Déodat de Séverac... Car, ne l'oublions pas, c'est de Séverac et Michel Aribaud qui enseignèrent à Marc Lafargue le chemin de Céret. Ce manuscrit remis par M^{lle} Lafargue à Pierre Brune comprend une suite de poèmes qui étaient presque tous inédits. Seuls les deux poèmes *Etangs, où la voile légère*, et *Au Laurier* ont paru dans le livre *les Plaisirs et les Regrets*, édité par Garnier en 1928. Le poème *Salut jeune Printemps* a été publié dans le même recueil, mais il ne comprenait que six strophes.

Nous avons tenu à respecter scrupuleusement la composition de ce manuscrit, conservé pieusement par la sœur du poète. L'ordre des poèmes, la place des dessins qui sont tous de la main de Lafargue ont été maintenus. Rendons hommage à ce sujet à notre collaborateur, Pierre Brune, qui s'est employé avec ferveur à cette fidèle reconstitution.

Notre geste d'amitié, complétant celui que la revue *La Tramontane* a fait la première dans son numéro spécial de décembre 1928, sera sensible, nous en sommes sûrs, à tous les nombreux amis de Marc Lafargue.

VALLESPİR.

OUVRAGES DE MARC LAFARGUE

LE JARDIN D'OU L'ON VOIT LA VIE
(1897) l'Effort, Toulouse

L'AGE D'OR
(1903) Mercure de France, Paris

LA BELLE JOURNÉE
(1922) Librairie de France, Paris

COROT
(1925) Rieder, Paris

EGLOGUES DE VIRGILE
(1926) H. de Kessler, Weimar

ODE AUX JEUNES FILLES DE VENDÔME
(1928) Rouart et Watelin, Paris

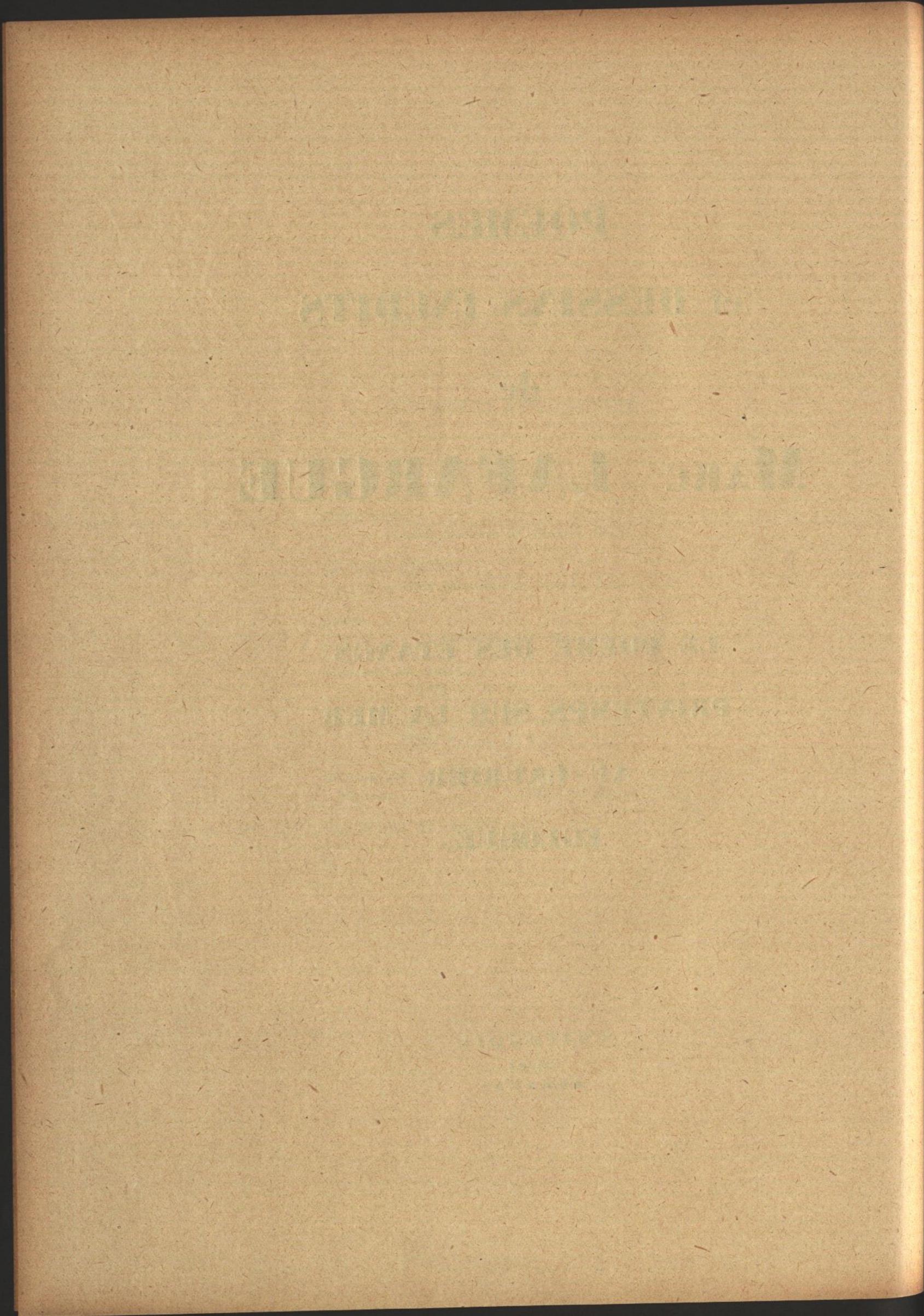
GRANDE ODE AU JARDIN DE MARLY ET A ARISTIDE
MAILLOL (1928) G. Maillol, PARIS

LES PLAIRS ET LES REGRETS
(1928) Garnier, Paris

POEMES
et **DESSINS INEDITS**
de
MARC LAFARGUE

LE POÈME DES ETANGS
PRINTEMPS SUR LA MER
AU LAURIER
EGLOGUE

vallespir
céret
MCMXXXI

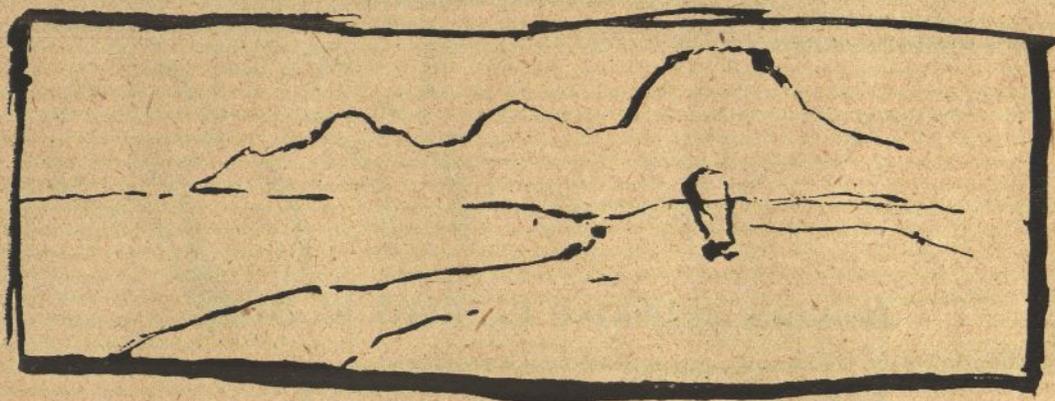


Le Poème des Etangs

à Déodat de Séverac

La Revue des Écoles

1880



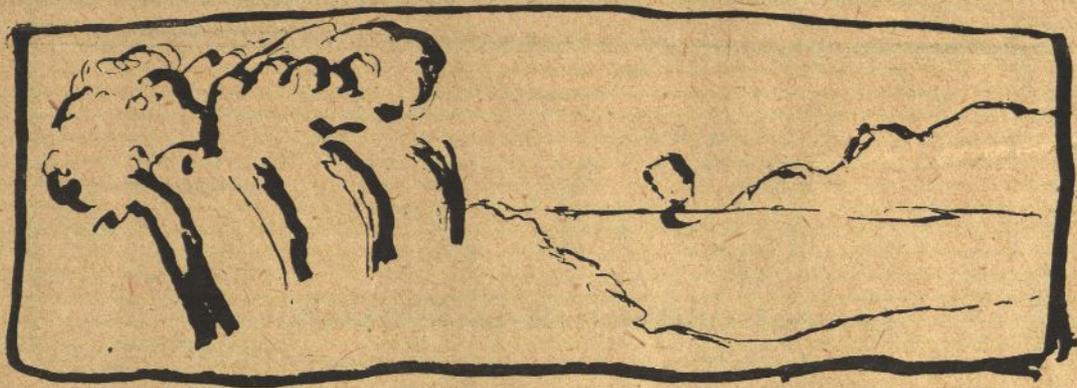
Etangs où la Voile légère....

Etangs où la voile, légère
Ainsi qu'une fleur d'amandier,
Rapide, court dans la lumière
De ce couchant où vous brillez,

Je vous retrouve et, dans le sable
Tremble la foule des roseaux,
Et, plus loin, la mer admirable
Obscurcit ses paisibles flots.

Salut, beaux feux du crépuscule,
Nuages d'or sur les étangs
Dont la riche lumière brûle
Par ce soir de premier printemps !

Salut, beau Roussillon, ô cimes
Du Canigou dans le lointain
Elevant vos neiges sublimes !
Vous revoir plaît à mon destin !



**O vent qui courbe
la nature**

O vent qui courbe la nature,
Des pins arrache les rameaux,
Secoue et penche la voilure
Et, sur la mer, dresse les flots,

O vent du port de la Nouvelle,
Vent de Leucate et de Fitou,
O vent dont la voix éternelle
Semble la clameur d'un dieu fou,

Je t'aime, malgré tout, je rêve
De m'asseoir à l'abri d'un mur
Tandis que ta rumeur s'élève
Faisant trembler le haut azur,

Et je composerais une Ode
En t'écoutant au loin sonner,
Passant sur la terre de l'Aude
Où les cyprès sont inclinés !



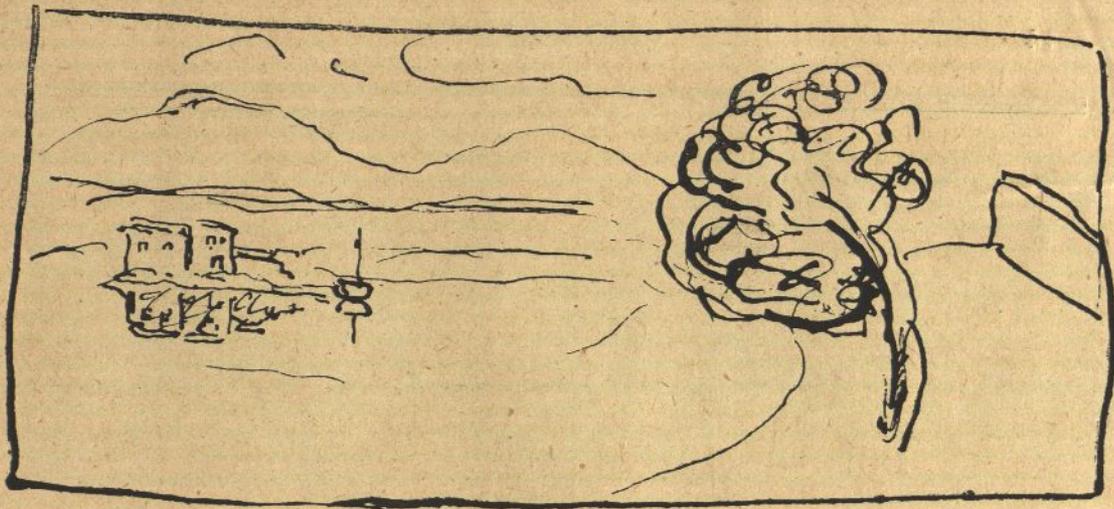
Il me plaît

Il me plaît de voir ton visage,
Premier olivier découvert
Agitant ton maigre feuillage
Auprès de ce lentisque amer.

Tu n'es pas d'une forme pure ;
Ton bouquet n'est guère taillé
Et ton rameau gris qui s'azure
Par la bourrasque est balayé.

Tu résistes, plante tenace,
Aux vents des monts et de la mer,
Tu luttés et tu te ramasses,
Buvant le magnifique éther.

Auprès des étangs tu palpites,
Fils de la Patrie, olivier,
Fidèle témoin des vieux mythes,
Qui de Minerve à l'amitié !



Etangs, souvent

**Etangs, souvent mélancoliques
Sous le passage du grand vent
Mais qui devenez magnifiques
A l'heure pure du couchant.**

O mortes eaux que les Corbières
Bornent de leur sèche hauteur,
Vous ressemblez sous les lumières
qui les éclairent, à mon cœur.

J'aurais voulu mener ma vie
Dans ce village de pêcheurs
qui plaît à ma mélancolie
S'allumant de brusques ardeurs.

J'aurais aimé sur l'étroite île
La maisonnette à pilotis
La barque et, de l'homme servile,
Bien seul, me sentir à l'abri !



Ici, Jean Moréas

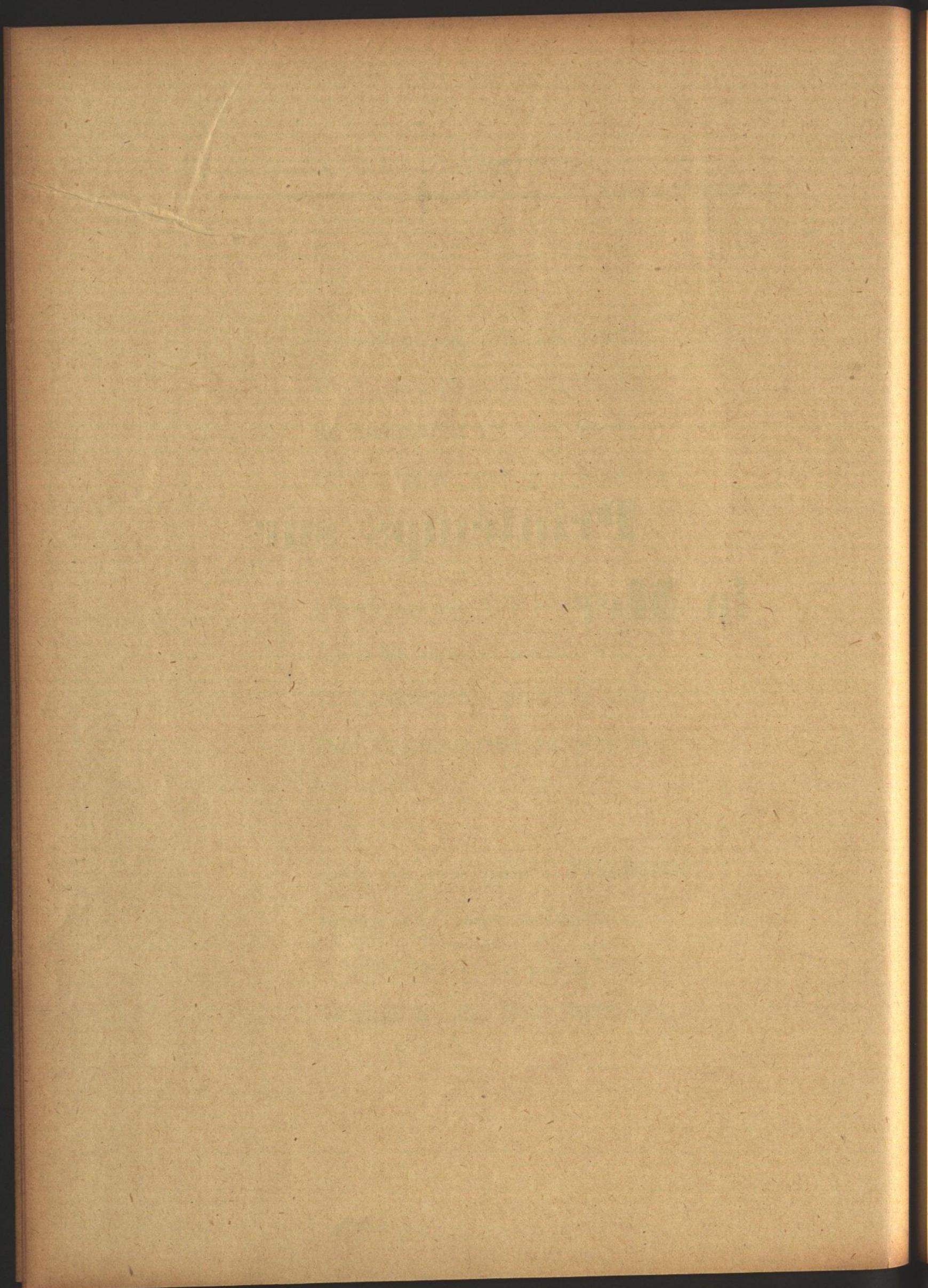
Ici Jean Moréas d'Athènes
Qui fut le maître de ce temps
Passa, lassé des choses vaines,
Vous regardant, un soir, étangs !

Peut-être, sous un ciel livide,
De la mer chercha-t-il les flots
En composant un vers lucide,
De son triste cœur, pur tombeau !

L'homme s'en va ; le pêcheur passe,
La voile blanche s'assombrit.
La barque coule enfin ; la nasse
Que l'homme pose se pourrit....

Seul, un vers nourri d'amertume
Survit à la mort, à l'oubli,
A cette heure, où pâle, l'écume
Se soulève, au bord de la nuit.

**Printemps sur
la Mer**





Salut, jeune printemps, tu nais
Au bord de cette source
Où, ce matin, las de ma course
Je dors sur le gazon épais.

La terre n'est qu'un léger rire
Et devant le golfe couché
J'écoute s'enfuir le satyre
qui n'ose pas trop s'approcher.

J'écoute murmurer la haie
Pleine d'abeilles sur les fleurs
A l'ombrage de la saulaie
D'où sort une mielleuse odeur.

Venez me visiter, ô Muses,
Dansant avec vos pas légers,
Je ne veux que tu me refuses,
Chœur divin, de me protéger

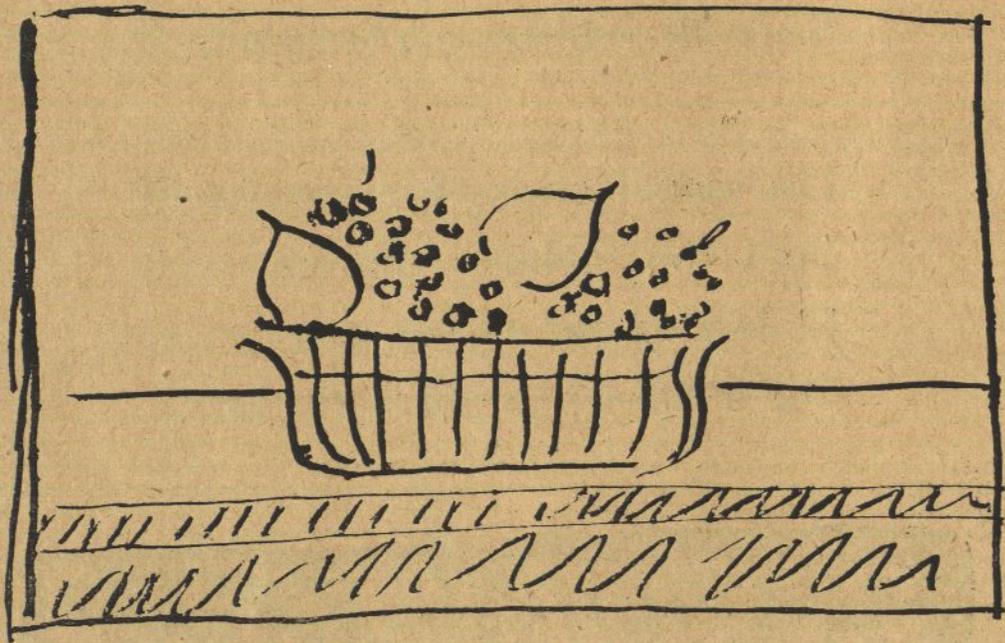
Nous ne savons pas toutes choses,
Mortels ! — Alternez donc vos voix,
Et dites les métamorphoses
Du printemps et des vastes lois.

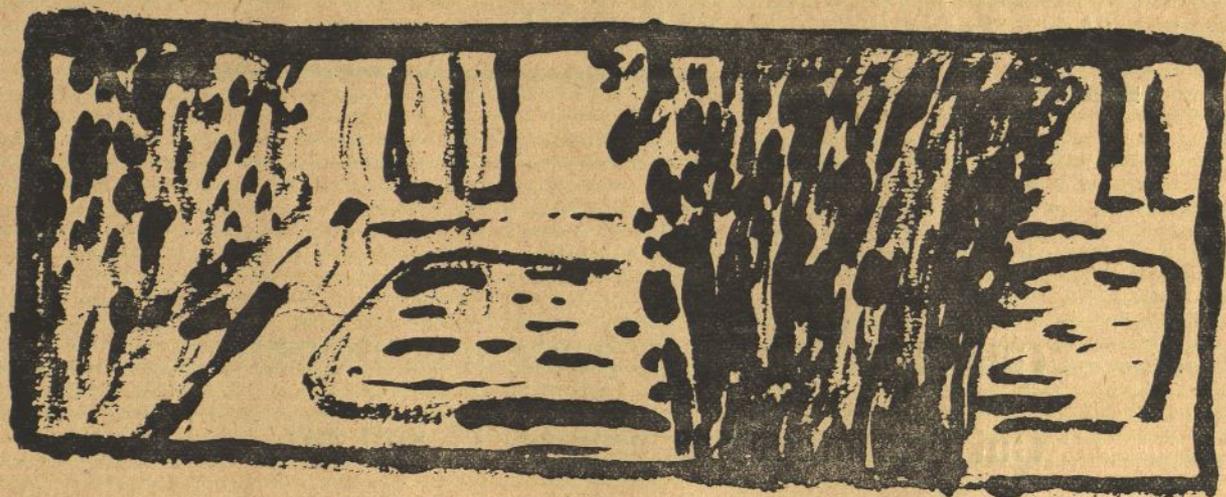
Pour moi, devant la mer superbe,
Les vallons, les monts éclatants,
Je ne veux que dans ce lit d'herbe,
Tâcher de redire vos chants !

Que peut par son art le poète
Si, beau chœur, tu ne le conduis,
Si, sur sa lyre, il ne répète
Sous les feuillages où l'eau luit,

Les mouvements et les cadences
Dont vous animez l'univers
Et la lumière de vos danses
Sur le splendide azur des mers ?







Au Laurier

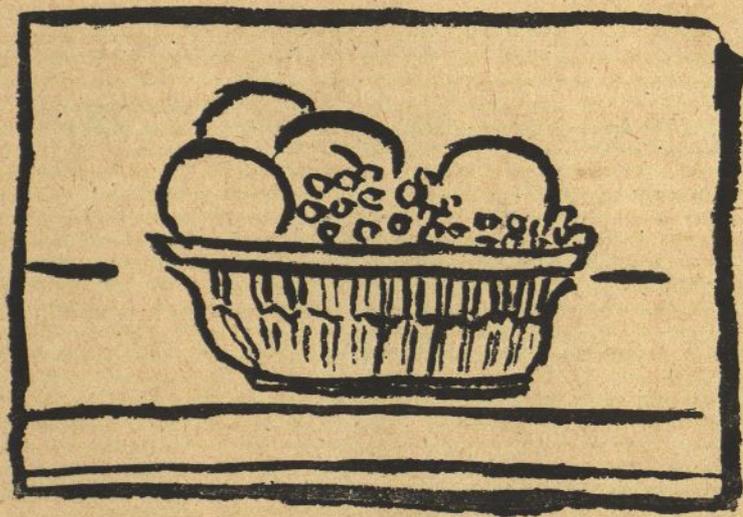
Bien jeune encor je t'ai chanté, laurier,
Laurier du seuil à la sombre figure,
Fier compagnon, bel arbre familier,
Dressant l'orgueil de ta riche verdure.

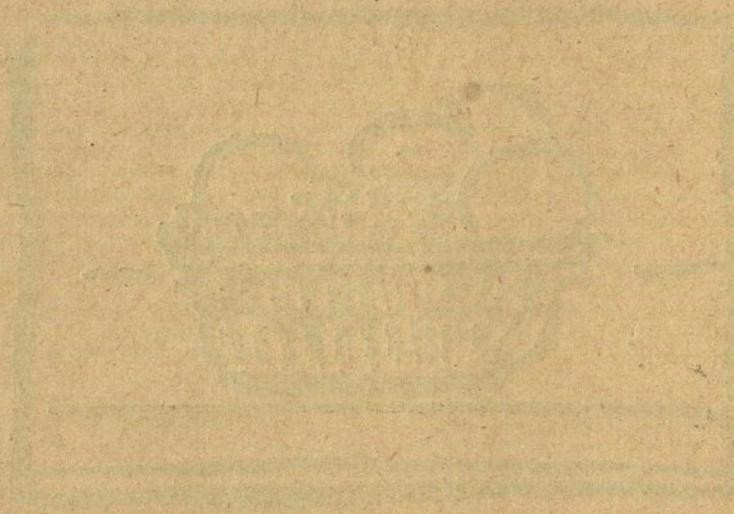
Tu surmontas les glaces et l'hiver,
Dressant plus haut tes orgueilleuses lances,
L'éclat brillant de ton sommet dans l'air,
Toujours plus dru de tes branchages denses.

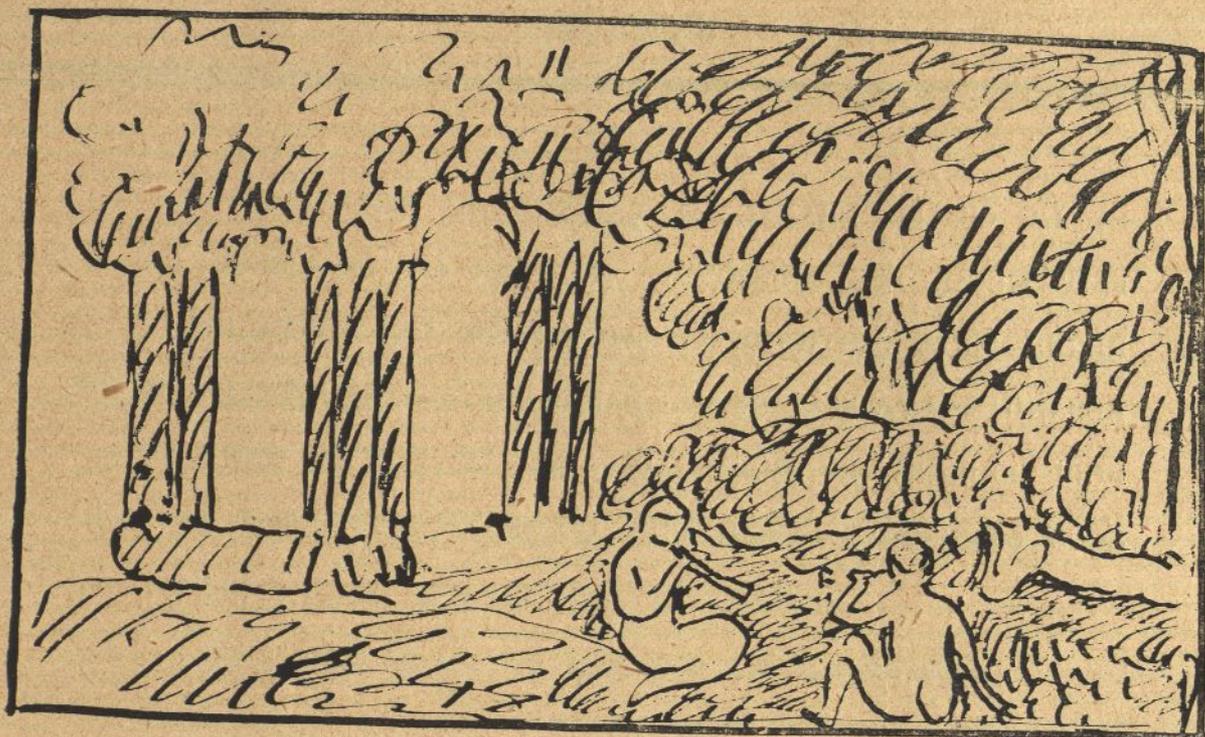
Quand je te vois, je pense à ce Ronsard
Qui fit sonner ses amours et son art
Et toi, laurier, de façon immortelle.

Quand je mourrai n'apportez pas de fleur,
Même si c'est à la saison nouvelle,
De toi, laurier, je veux ce seul honneur !

EGLOGUE







EGLOGUE

DAMÈTE, AMYNTAS ET ALEXIS

ALEXIS

TU FAIS BIEN DE DESCENDRE AUPRÈS DE NOUS, DAMÈTE.
L'OMBRE EST BELLE EN CES LIEUX ET PENCHE SUR NOS TÊTES

ET LA CIGALE CHANTE ET PARTOUT LA CHALEUR
FAIT MURIR LES MOISSONS ; MAIS ICI LA FRAICHEUR
RÈGNE SOUS CES RAMEAUX AUPRÈS DE CES FONTAINES
RÉPANDANT LEUR CRISTAL DANS DES VASQUES TROP PLEINES,
PUIS COULANT EN RUISSEAUX VERS LE FLEUVE ENCAISSÉ
SOUS LA BERGE, GRAND MUR DE FEUILLES HÉRISSÉ.

AMYNTAS

TU FAIS BIEN ; TU POURRAS JUGER NOTRE DISPUTE
ET SAVOIR QUI DE NOUS MÉRITE CETTE FLUTE
FAITE DE ROSEAUX JOINTS, QUE TU RÉSERVERAS
AU VAINQUEUR DE CE JEU, QUE CE SOIT AMYNTAS
MOI QUI TE PARLE, OU BIEN QU'ALEXIS LA MÉRITE
LUI QUI, DE NE L'AVOIR SI LONGTEMPS SE DÉPITE.

DAMÈTE

ET TOI, POUR CE COMBAT, ALEXIS, QUE METS-TU ?

ALEXIS

AMYNTAS, SI MON CHANT PAR LE TIEN EST BATTU,
(TU BRULES DE L'AVOIR), TU PRENDRAS CETTE COUPE
OU DES MUSES NEUF SOEURS, EST CISELÉ LE GROUPE.
DE TITYRE VAINCU, L'AUTRE ÉTÉ, JE L'OBTINS,
AYANT REÇU DES DIEUX LE DON DES CHANTS DIVINS.

AMYNTAS

TAIS-TOI ; TU N'AURAS PAS LONGTEMPS TA COUPE ; TREMBLE
QUE JE N'AIE ET TA COUPE ET CETTE FLUTE ENSEMBLE.

ALEXIS

ET TOI, CRAINS BIEN PLUTOT QUE TA FLUTE A SEPT TROUS
NE SOIT BIENTOT A MOI, CAR TU ME PARAIS FOU
DE VOULOIR, AMYNTAS, ME PROVOQUER. IMITE
LE CHANT DU ROSSIGNOL SI TU PEUX ; MAIS ÉVITE
DE DIRE QUE PLUS BEAUX QUE LES MIENS SONT TES CHANTS.

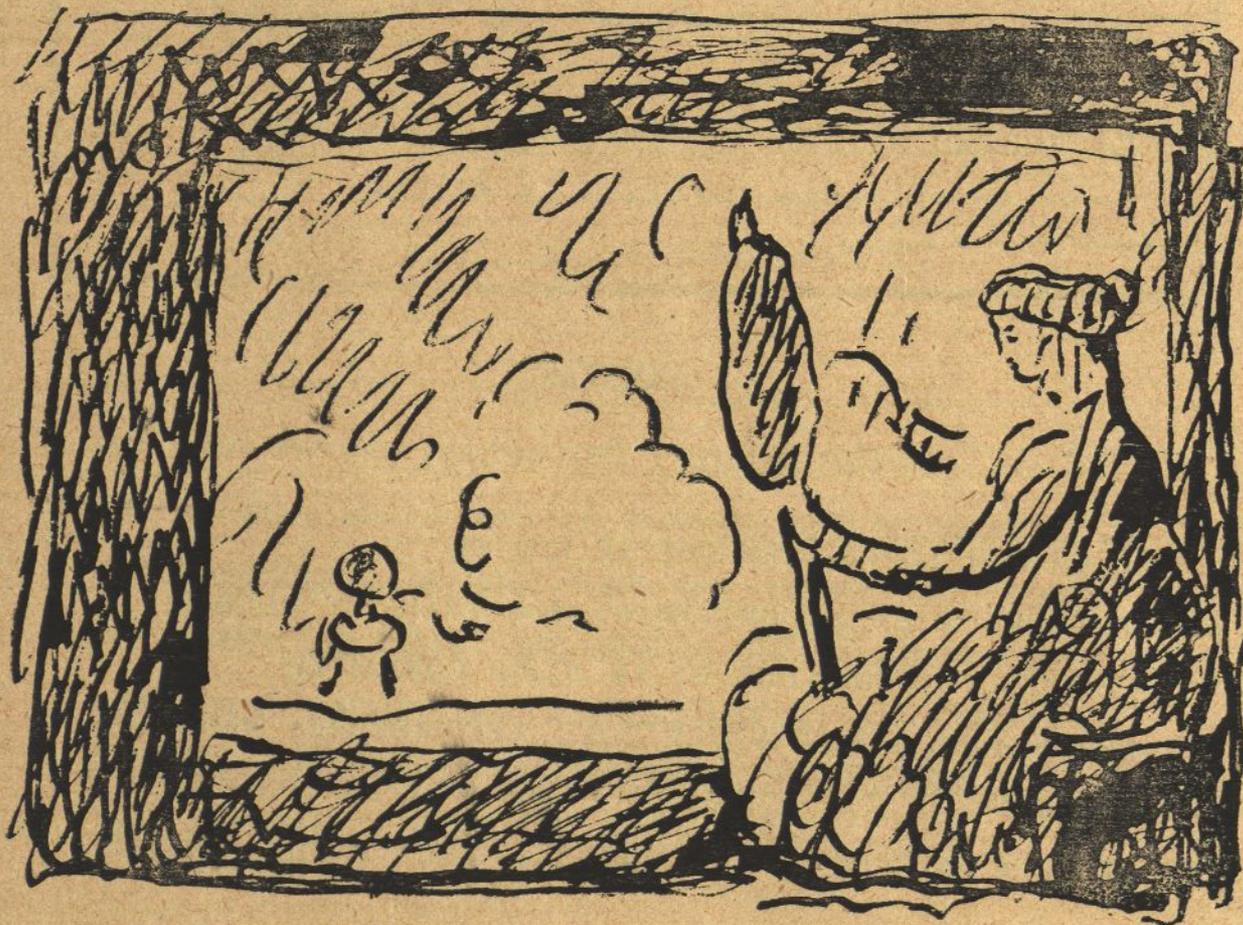
DAMÈTE

ASSEYEZ-VOUS TOUS DEUX PRÈS DE LA SOURCE, ENFANTS.
TOI COMMENCE, ALEXIS, QUE TA VOIX SANS ÉGALE
NOUS CHARME, COMME FAIT EN ÉTÉ LA CIGALE,
ET PUIS, HARMONIEUX AMYNTAS, A TON TOUR,
TON CHANT S'ÉLÈVERA DANS CET OMBREUX SÉJOUR.

ALEXIS

O CHÈRE AMARYLLIS, TOI QUI FAIS MES DÉLICES,
QUAND MON CORPS PRÈS DU TIEN SOUS LES BRANCHES SE GLISSE,
TOI DONT J'AIME PETITS ET FERMES DANS MA MAIN
CARESSER ET BAISER, UN A UN, CHAQUE SEIN,
POURQUOI, DEPUIS TROIS NUITS, NE VIENS-TU ME REJOINDRE,
QUAND LA LUNE NOUVELLE AU CIEL COMMENCE A POINDRE,
POURQUOI NE VIENS-TU PLUS, QUAND GARDANT MON TROUPEAU
J'ESSAIE EN T'ATTENDANT UN AIR SUR MON PIPEAU ?
MA BELLE AMARYLLIS, LA NUIT EST PURE ET DOUCE ;
LES ARBRES SONT TOUFFUS ET PROFONDE EST LA MOUSSE

OU JE T'ATTENDS, MAIS, SEUL, EN PROIE A MON ENNUI,
NE PRESSANT PAS TON CORPS JE DOIS PASSER LA NUIT.
JE TREMBLE QUE DAMON TON PÈRE NE CONNAISSE
QUE VIERGE TU N'ES PLUS, QU'A PRÉSENT MA MAITRESSE
TU RESTES ABSORBÉE EN PENSANT AUX BAISERS
QUE PARTOUT SUR TA CHAIR MES LÈVRES ONT POSÉS.
PEUT ÊTRE TE TIENT-IL DANS TA MAISON CAPTIVE ?
ET TE SURVEILLE-T-IL SANS DOUTE INATTENTIVE
DANS LE FEUILLAGE FRAIS A METTRE UN LAIT CAILLÉ ?
PEUT-ÊTRE TE FAIT-IL FILER PRÈS DU FOYER ?



PEUT-ÊTRE ? JE CRAINS TOUT. PEUT-ÊTRE ES-TU MALADE ?
PEUT-ÊTRE ? CETTE NUIT QUE TON AMOUR S'ÉVADE.
MA CHÈRE AMARYLLYS J'IRAI SOUS CES RAMEAUX
SEUL, LE CŒUR OPPRESSÉ, NÉGLIGEANT MES CHEVREAUX.
DIS, NE VIENDRAS-TU PAS ? JE VEUX SENTIR TA BOUCHE
SUR LA MIENNE ET JE VEUX T'ENLACER SUR MA COUCHE
DE FEUILLAGE, JE SUIS TOURMENTÉ DU DÉSIR
DE VOIR SOUS NOS BAISERS TOUTE UNE NUIT S'ENFUIR.

DAMÈTE

ET TOI BEL AMYNTAS DONT LA VOIX EST SI PURE,
APRÈS NOTRE ALEXIS ENCHANTE LA NATURE.

AMYNTAS

MA CHÈRE LYCORIS ENCORE JE N'AI SU
T'AMENER DANS LA GROTTÉ AU SOL FRAIS ET MOUSSU,
DÉNOUER TA CEINTURE ET TE FAIRE CONNAÎTRE
LES PLAISIRS DONT VÉNUS TOUS LES MEMBRES PÉNÈTRE...
POURTANT JE T'AI DONNÉ LE PLUS DOUX DES PRÉSENTS :
AU PLUS HAUT DES ROCHERS J'AI PRIS DEUX RAMIERS BLANCS.

POUR TOI, JE LES AI MIS DANS UNE BELLE CAGE
DONT J'AI DE FINS ROSEAUX COMPOSÉ L'ASSEMBLAGE.



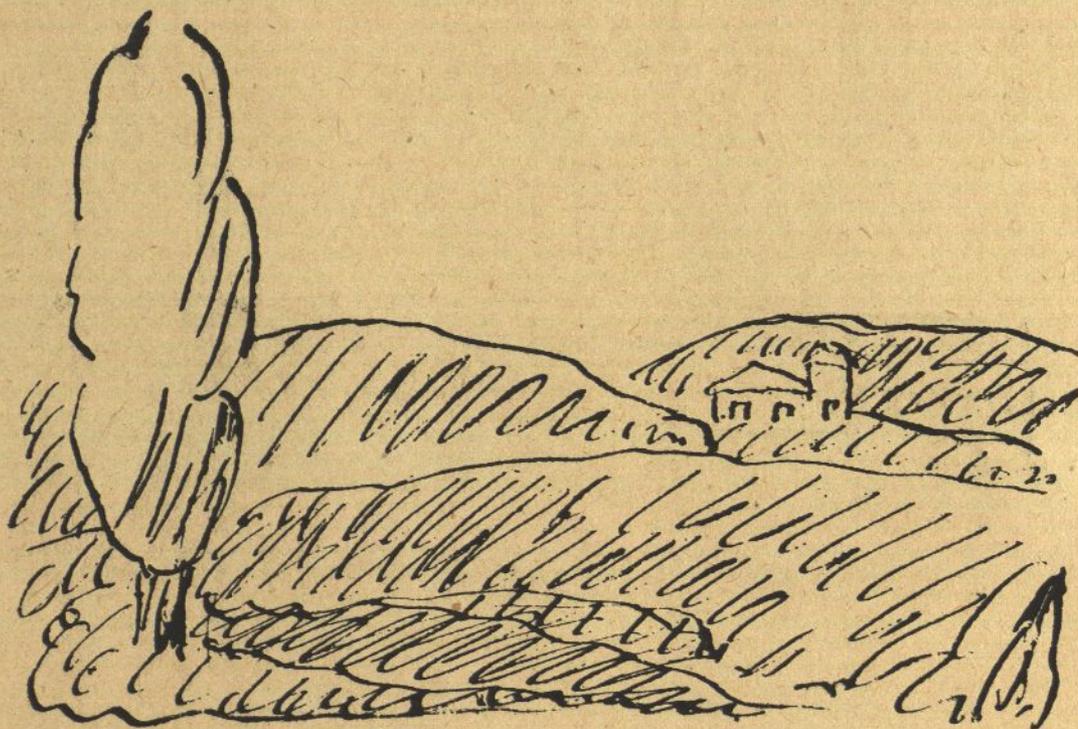
CE SONT OISEAUX D'AMOUR QUI PLAISENT A VÉNUS,
NE VEUX-TU PAS GOUTER LES PLAISIRS INCONNUS
DE TOI QUE, BEC A BEC, SE DONNENT LES COLOMBES,
QUI ROUCOULENT LE SOIR, DANS LES ARBRES DES COMBES
ET DISENT LES DÉSIRS DES HOMMES ET DES DIEUX ?
CEPENDANT J'AI SU LIRE AU PROFOND DE TES YEUX
LYCORIS ; JE LES AI RENCONTRÉS ; UNE FLAMME
M'A DIT QUE LE DÉSIR TE BRULE D'ÊTRE FEMME.

NOS YEUX SE SONT PARLÉS ET J'AI SENTI FRÉMIR
TOUT MON CORPS SOULEVÉ PAR UN SOMBRE DÉSIR.
PUIS ENFIN TU M'AS DIT, O VIERGE ROUGISSANTE :
— « CE SOIR VIENS ; J'ATTENDRAI QUE LA VIEILLE SERVANTE
DORME ; PRENDS GARDE AUX CHIENS ; QU'ILS N'ENTENDENT TES PAS.
AH ! JE FRÉMIS, PRENDS GARDE ; ADIEU BEL AMYNTAS »
ET MAINTENANT J'ATTENDS VENIR CETTE HEURE SOMBRE
OU JE PRENDRAI TON CORPS, MA LYCORIS, DANS L'OMBRE,
A L'HEURE OU LES CRAPEAUX CHANTENT DANS LES ETANGS
QUAND PHÉBÉ VA MONTER DANS LES CIEUX TRANSPARENTS
JE TREMBLE COMME TOI SANS DOUTE ; JE TE PRESSE
D'AVANCE DANS MES BRAS ET DÉJÀ JE TE BLESSE.

DAMÈTE

VÉNUS VOUS INSPIRA QUAND, CHANTANT TOUR A TOUR
VOUS M'AVEZ FAIT PASSER LA FIN DE CE BEAU JOUR,
TOI, DIVIN ALEXIS, GARDE POUR TOI TA FLUTE
CAR TU N'ES PAS VAINCU DANS CETTE DOUCE LUTTE.
ET TOI GARDE TA COUPE, O JEUNE HOMME DIVIN,
AMYNTAS. VOTRE VOIX SEMBLE AU BOUT DU CHEMIN

L'HERBE OU L'ON SE REPOSE. ELLE EST PURE ET RESSEMBLE
ENCORE A CE RUISSEAU QUI COULE SOUS CE TREMBLE,
AU MURMURE LÉGER DE LA MER DONT LES FLOTS
VIENNENT EN S'APAISANT MOURIR SOUS LES ILOTS.
JE NE PEUX ENTRE VOUS DIRE LEQUEL SURPASSE
L'AUTRE ET QUEL DANS SES VERS A MIS LE PLUS DE GRACE.
VOUS ÊTES TOUS LES DEUX DES MUSES PROTÉGÉS,
ENFANTS CHÉRIS DES DIEUX, O FORTUNÉS BERGERS.
CEPENDANT ÉCOUTANT VOTRE ART PLEIN DE CADENCE
LE JOUR DÉJÀ DESCEND, LA TENDRE NUIT S'AVANCE,
L'OMBRE SOUS LES COTEAUX GRANDIT DÉJÀ ; LE SOIR
DIT QU'IL FAUT LES TROUPEAUX MENER A L'ABREUVOIR.
VOYEZ CE HAUT CYPRÈS SE DORE ET LA LUMIÈRE



DU SOLEIL DÉCLINANT ABANDONNE LA TERRE,
VÉNUS MONTE DÉJÀ DANS LE CIEL TRANSPARENT,
CHANTEZ, CAR LE RETOUR EST MOINS LONG EN CHANTANT.

